

## L'écho silencieux de Bibracte



Le bruit de la ville a encore retardé mon endormissement...

Tandis que je m'assoupis enfin, l'esprit du poète que je suis s'éveille. Je pense à mon frère qui m'a offert un merveilleux livre sur les Druides que je viens de terminer... Et voilà que je me promène dans le calme absolu de la nature bourguignonne, loin de toute agitation humaine.

Le vieux château de Chassy en Charolais (situé à environ 15 kilomètres de Gueugnon) possède une âme résolument rurale et champêtre. C'est l'un des rares manoirs féodaux de Bourgogne du Sud à avoir conservé son cadre de bocage intact.

L'air de cette nuit de juillet est d'une tiédeur immobile, lourd des parfums de foin et d'herbe sèche qui s'élèvent des prairies du Charolais. Le château est posé là, en pleine campagne, isolé sur sa butte de terre, cerné de toutes parts par des champs et des pâturages où dorment de grands bœufs blancs et quelques moutons.

Dans la clarté de ce ciel d'été sans nuages, sa silhouette unique se découpe avec élégance sur la toile de mon esprit. Les murs, qui arborent en journée une teinte ocre rouge chaleureuse, semblent presque argentés sous le reflet de la lune.

Un silence de cathédrale règne sur la campagne charolaise, troublé seulement par le murmure tout proche du ruisseau de Clessy qui prend sa source en contrebas, près de l'ancien lavoir du bourg, au pied de la butte du château.

Une légère brume s'élève du vallon, enveloppe les pieds des tours de Chassy, et m'emporte sur la route d'Autun.

Mon esprit s'enfuit dans un vol nocturne rapide comme peut l'être une pensée, glissant vers le nord-est par-dessus le bocage endormi du Charolais. Les collines défilent sous la lune en vagues sombres, puis le relief se resserre. Soudain, au débouché de la vallée de l'Arroux, les forêts s'écartent pour révéler une immense plaine fortifiée.

Je plane désormais au-dessus d'Augustodunum. Mon esprit semble avoir voyagé dans l'espace et le temps. Ce n'est pas la cité d'Autun médiévale que nous connaissons aujourd'hui, mais la splendide capitale gallo-romaine des Éduens à son apogée qui apparaît devant moi. Un losange de pierre monumental de 200 hectares jaillit de l'obscurité. Une muraille colossale de six kilomètres de long enserré la ville, rythmée par plus de cinquante tours circulaires qui projettent leurs ombres massives sur la campagne. Le mur, fait de millions de petits moellons de grès fin bien alignés, brille d'un éclat presque spectral.

Mon esprit descend vers la ville basse en longeant la rivière Atuvaros (l'Arroux). Le paysage est marqué par trois géants de pierre. Le premier est le Temple de Janus, isolé dans la plaine, hors les murs. C'est un sanctuaire à plan centré. Il dresse sa haute silhouette carrée vers le ciel étoilé. Ses niches monumentales semblent de grands yeux ouverts sur le cosmos. Le second est la Porte d'Arroux. Mon esprit franchit l'enceinte par cette entrée monumentale. Sous la lune, ses quatre arches (deux grandes pour le fracas diurne des chars et deux petites pour les piétons) dessinent des arcs de cercle parfaits, surmontés d'une galerie à arcades d'une élégance toute romaine. Et le troisième est le Théâtre Antique. En glissant vers l'est, mon esprit survole un gouffre de pierre vertigineux. C'est le plus grand théâtre de toute la Gaule. Ses gradins en hémicycle, qui peuvent accueillir 20 000 spectateurs, descendent en pente raide vers une scène immense, vide et silencieuse à cette heure de la nuit.

Dans la ville, l'urbanisme romain se déploie avec une rigueur absolue. Les grandes voies rectilignes, le *Cardo Maximus* et le *Decumanus Maximus*, se croisent à angle droit, bordées de longs portiques aux colonnes de bois et de pierre. Les riches domus des notables éduens, calquées sur le modèle de Rome, cachent leurs cours intérieures pavées de calcaire blanc.

Ici, l'air ne sent plus le foin coupé ; il s'est chargé des odeurs de la cité. On y respire les effluves de la chaux fraîche des chantiers, la fumée âcre des grands fours à céramique des quartiers d'artisans (qui exportent leurs vases fins jusqu'au Danube), et le parfum lointain des encens qui s'échappent des temples d'Apollon ou d'Anvallos.

Tout est figé dans le sommeil, majestueux et géométrique.

Mais mon esprit ne fait que passer. Augustodunum, la « sœur de Rome », n'est qu'une étape. Mon regard se tourne déjà vers les sommets noirs qui barrent l'horizon à l'ouest, là où le Morvan commence. C'est là-haut, sous la canopée des grandes forêts de Bibracte, que réside la véritable source de l'inspiration que je recherche.

Mon esprit s'arrache à la géométrie de pierre d'Augustodunum et prend de la hauteur, pointant au Nord-Ouest, vers les hauteurs sombres du Mont Beuvray.

La transition est brutale. En quelques instants, la plaine s'efface pour laisser place à une ascension vertigineuse à travers les reliefs du Morvan. Les routes pavées et rectilignes cèdent le pas à des sentiers de crête sinueux. L'air se rafraîchit, s'emplit de l'odeur puissante de la terre humide, de la mousse et de la sève.

Je plane désormais au-dessus de Bibracte, la capitale celte primitive.

Sous la lueur d'une lune qui peine à percer la canopée, le paysage n'a plus rien de la rigueur romaine d'Autun. Ici, la nature et la ville s'entremêlent. Bibracte est une cité-montagne, un immense oppidum qui épouse les formes tourmentées de la roche.

Mon esprit descend vers le premier grand anneau défensif : le *Murus Gallicus*, fameux rempart de terre et de bois.

À la lueur nocturne, on devine son parement de pierres sèches, mais ce qui frappe, c'est le quadrillage de poutres massives qui affleure, solidement assemblé par d'immenses clous de fer qui brillent discrètement sous la lune. Ce mur de sept kilomètres de long serpente à travers la forêt comme un grand serpent protecteur.

En franchissant la Porte du Rebut, l'entrée monumentale en forme de goulot, mon esprit pénètre dans la cité gauloise. À cette heure de la nuit, les bruits de la journée se sont tus. On n'entend plus le martèlement des forgerons qui travaillent le bronze ou le fer, ni le cri des marchands. Les habitations se dévoilent, disséminées sous les grands arbres. Ce sont des maisons robustes, semi-enterrées pour résister aux hivers rigoureux. Leurs soubassements sont en pierre, surmontés de parois en bois et en torchis, coiffés de grands toits de chaume ou d'écorce d'où s'échappe une fine colonne de fumée bleue, vestige des foyers centraux.

Je remonte la voie principale, croisant les quartiers des artisans du métal et de l'émail, pour atteindre les terrasses sommitales, le quartier aristocratique. L'atmosphère est ici chargée d'un silence religieux. C'est le domaine des queuches et des hêtres sacrés. Leurs troncs colossaux et leurs branches tortueuses semblent s'adresser au ciel. C'est au cœur de cette forêt originelle, là où la brume du Beuvray se détache du sol comme un voile entre les époques, que mon voyage m'a conduite.

La brume se déchire enfin, révélant la silhouette d'un homme assis au pied d'un hêtre. Ce n'est point le vieillard des légendes populaires, mais un seigneur dans la force de l'âge. Ses yeux immenses sont d'une lucidité absolue. Son regard se pose sur moi sans surprise. Diviciac, le très savant, m'attendait à la frontière des âges...

Je sais déjà qu'il est cet aristocrate éduen reçu au Sénat romain, à la fois diplomate de haut rang et philosophe. Son allure reflète la noblesse, la sagesse et l'autorité.

Il a l'âge de la maturité et de l'expérience. Son visage est marqué par les hivers du Morvan et les longs voyages, mais ses traits sont d'une grande finesse. Ses yeux possèdent une clarté et une profondeur désarmantes. C'est le regard d'un homme qui passe ses nuits à étudier le mouvement des étoiles et ses journées à démêler les lois des hommes. Un regard qui semble lire en vous à travers les siècles.

Contrairement au mythe druidique, ses cheveux ne sont pas infiniment longs. Ils sont coupés proprement, à la mode éduenne, châains et parsemés de fils d'argent. Il porte une barbe courte, soignée, taillée à la romaine, ce qui témoigne de son ouverture d'esprit et de ses voyages politiques.

Diviciac n'est pas vêtu de blanc éclatant, mais porte les riches tissus de l'aristocratie gauloise, dont l'art du tissage était réputé dans toute l'Antiquité. Sa tunique de laine fine est d'un bleu profond (couleur souvent associée à l'esprit et au ciel), serrée par une ceinture de cuir. Ses braies (les pantalons gaulois) arborent des motifs de carreaux discrets aux couleurs de la terre (brun, ocre). Sur ses épaules est posé un lourd manteau de laine (la Saie) couleur vert sapin, idéal pour le climat frais du Mont Beuvray. Ce manteau est retenu sur l'épaule droite par une fibule (une épingle) en bronze finement ciselée, représentant un sanglier, symbole de la force et de l'autorité chez les nobles celtes et de la puissance aristocratique gauloise.

Il ne tient pas de baguette magique, ni de serpe d'or. Autour de son cou brille un torque (le collier rigide celte) en or torsadé. Ce n'est pas un objet religieux, c'est le symbole absolu de son rang de noble éduen et de sa fonction de magistrat.

À ses côtés, posées sur une pierre, on aperçoit des tablettes de cire noire et un stylet en os. Bien que son enseignement aux bardes soit purement oral, ces outils rappellent qu'il maîtrise l'écriture (le grec et le latin) pour les affaires de la cité.

Il est assis dans une attitude sereine, presque stoïcienne, rappelant les philosophes d'Athènes ou de Rome, entouré de ses disciples qui l'écoutent dans un silence religieux. Tandis que Diviciac se lève et que ses élèves se dispersent pour rejoindre leur logis, mon esprit s'aventure à le suivre...

Diviciac s'installe posément et commence à me parler.

Sans que nous n'ayons besoin d'articuler le moindre son, nos voix résonnent directement dans nos esprits.

- Que viens-tu chercher si loin à travers les âges ?
- Je viens pour vous rencontrer..., murmurai-je.
- Ne viens-tu pas plutôt chercher le silence de la montagne ? Ton siècle semble avoir oublié le chant de la Terre...
- J'écris des poèmes et des chansons pour réparer ce lien qui s'étirole dans le temps.
- Ecrire ? Hummm... Nous autres confions nos chants au vent et à la mémoire des hommes, jamais à la cire ou au parchemin... Ce que tu nommes poésie est ce que j'appelle la médecine de l'âme. Narre-moi ta dernière œuvre.

Un peu intimidée, je lui offre alors à voix basse *L'Océan des Songes*, mon dernier poème né quelques semaines plus tôt durant mes vacances à la mer :

*Le Ciel est une mer où nagent les oiseaux.  
Si proche de l'éther, il est comme un cadeau  
Qu'offre l'univers à tous les yeux rêveurs,  
Rivés depuis la Terre sur sa tendre douceur.*

Diviciac ferme les yeux, savourant chaque mot prononcé. Ma poésie devient le pont absolu entre le I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et le XXI<sup>e</sup> siècle. Je continue à déclamer mon poème :

*Nuages de coton qui dansent au gré des vents  
Prennent forme à façon, animaux étonnants,  
Baleines et crocodiles s'y meuvent et s'étirent  
Loin des toits de la ville et des Ego d'empires.*

*Les mouettes y vont glissant, criant leur liberté,  
L'Awen me traversant pour un souffle inspiré.  
Suis-je sans le savoir un de ces bardes fiers,  
Gardien de la mémoire et souffleur de mystères ?*

Diviciac m'observe. Ses yeux brillent de plaisir.

- Le temps n'est pas une ligne droite, dit-il d'une voix douce. Il est tel les cercles concentriques d'un vieux hêtre. J'entrevois ton époque, ta ville, et tout ce bruit qui s'efforce d'étouffer le chant du monde... Mais tu as bravé les siècles pour venir jusqu'à moi. Tu es de notre sang spirituel, Barde ! Notre clairière te sera toujours ouverte. Va, maintenant ! Et rappelle aux hommes que les arbres se souviennent d'eux...

Mon esprit prend congé et glisse dans la nuit sur la brume qui me ramène à mon lit.

**Sylveen S. Simon – Conte pour Les écrits de Sylveen – Le 03 juillet 2026**

## **Notes pour aller plus loin**

**Les Éduens** : l'un des peuples gaulois les plus puissants, dont le territoire s'étendait sur l'actuelle Bourgogne (notamment la Saône-et-Loire, la Nièvre et la Côte-d'Or). Alliés "historiques" de Rome avant de rejoindre tardivement l'insurrection de Vercingétorix, ils étaient réputés pour leur richesse, leur artisanat et leur cavalerie.

**Diviciac (ou Diviciacos)** : le seul druide de l'Histoire dont l'existence est historiquement attestée par des écrits contemporains, notamment par Jules César (« La Guerre des Gaules ») et Cicéron (qui fut son ami). Aristocrate, diplomate et philosophe éduen, il a prononcé un discours devant le Sénat de Rome pour demander l'aide de la République face aux invasions germaniques.

**L'Awen** : terme d'origine brittonique (celte) qui signifie « le souffle », « l'inspiration divine » ou « l'illumination poétique ». C'est la force créatrice qui traverse le poète ou le barde lorsqu'il est inspiré par la nature ou les dieux.

**Bibracte** : la capitale originelle des Éduens au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., située au sommet du Mont Beuvray, au cœur du Morvan. Cet oppidum (ville fortifiée) a été abandonné quelques décennies après la conquête romaine.

**Augustodunum (Autun)** : la « sœur de Rome ». Fondée par l'empereur Auguste vers 15 avant J.-C. dans la plaine de l'Arroux, elle est devenue la nouvelle capitale gallo-romaine des Éduens pour remplacer Bibracte, la cité gauloise de la montagne.

**Murus Gallicus** : technique de construction typiquement celte saluée par Jules César. Il s'agit d'un rempart associant un double parement de pierres sèches et un solide quadrillage interne de poutres en bois, le tout assemblé par d'immenses fiches (clous) de fer.

**Le Torque** : collier rigide métallique (souvent en or, en argent ou en bronze), ouvert sur l'avant, porté par l'aristocratie celte comme symbole de haut rang social, de bravoure militaire ou d'autorité politique.

**La Saie** : manteau de laine traditionnel gaulois, souvent de couleur vive ou à carreaux, agrafé sur l'épaule par une fibule (épingle).

**Les Queuches (ou hêtres de Bibracte)** : arbres séculaires du Mont Beuvray aux formes denses, tortueuses et fantomatiques, nés d'une ancienne technique de tressage des branches par les paysans (le plessage) pour former des haies.

**Les symboles** : pour les Gaulois, le sanglier est l'animal royal par excellence. Il incarne la force brute, le courage (car il charge sans jamais reculer) et possède une forte dimension spirituelle liée à la forêt profonde. Les classes aristocratiques et guerrières arboraient très souvent des enseignes, des casques ou des fibules en forme de sanglier. De plus, chez les druides, le sanglier solitaire (**l'orc**) était parfois associé à la connaissance spirituelle cachée dans les bois.

L'archéologie (notamment les fouilles menées à Bibracte) montre que les Éduens, en tant que peuple, utilisaient une grande variété de symboles sur leurs monnaies et leurs objets précieux comme **le cheval et le cavalier** (motif omniprésent sur les pièces de monnaie éduennes, ce qui est logique puisque ce peuple était célèbre pour sa cavalerie d'élite) ; mais aussi **le loup ou le monstre carnassier** (on retrouve souvent sur leurs monnaies un

animal fantastique à longue queue ou un loup stylisé, comme sur les monnaies dites au "type de Bibracte"); ou encore **l'aigle** (étonnamment, certaines monnaies éduennes tardives arborent un aigle, ce qui témoigne de leur alliance très précoce avec la République romaine).

### **Qui étaient vraiment les Druides ?**

Pour comprendre la figure de Diviciac, il faut balayer l'image d'Épinal du vieillard en robe blanche cueillant le gui. Les historiens contemporains (comme Jean-Louis Brunaux dans son ouvrage « Les Druides, des Philosophes chez les Barbares ») rappellent que le druidisme a évolué de manière très différente selon les régions et les siècles.

#### Aux origines : une science née au Ve siècle avant J.-C.

L'origine de la fonction druidique coïncide avec l'émergence de la civilisation celte dite "de La Tène" (le second Âge du fer), aux alentours du Ve siècle avant J.-C. À cette époque reculée, les druides ne sont pas encore les chefs politiques que César croisera. Ils apparaissent d'abord comme une élite de savants, d'astronomes et de théologiens. C'est le moment où les peuples celtes se structurent et ressentent le besoin d'harmoniser leur calendrier, leur mythologie et leurs lois. Le druidisme naît ainsi d'une volonté de comprendre l'ordre du monde (le cosmos) et de maintenir l'équilibre de la société face aux forces de la nature. Les premiers textes grecs de cette époque les comparent d'ailleurs volontiers aux philosophes pythagoriciens pour leur rigueur intellectuelle.

#### L'évolution politique au fil des siècles

Au fil du temps, et à mesure que la Gaule s'enrichit et se confronte aux empires méditerranéens (Rome et la Grèce), la fonction des druides glisse inévitablement vers le terrain politique. Devenus indispensables à la cohésion des différentes tribus gauloises (souvent rivales), les druides se transforment en diplomates, en conseillers des chefs de guerre, et en magistrats suprêmes capables de déclarer la paix ou d'excommunier un roi. À l'époque de Diviciac, au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., ils sont pleinement intégrés aux jeux d'alliances et de pouvoir. Les grandes familles aristocratiques placent leurs fils aînés dans la classe druidique non plus seulement par dévotion religieuse, mais pour en faire des armes politiques majeures capables de négocier directement avec le Sénat romain.

#### Les trois visages du druidisme selon les époques :

##### *1. En Gaule (Du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) : Druides Philosophes et Magistrats*

Dans la Gaule indépendante, le druide est avant tout un aristocrate. Issu des plus grandes familles nobles (comme Diviciac chez les Éduens), il n'est pas un ermite vivant dans les bois. Les druides forment une classe intellectuelle supérieure. Ils sont les juges de la société (rendant la justice lors d'assemblées annuelles), les diplomates auprès des nations étrangères et les gardiens des sciences (astronomie, géométrie, théologie). Ils croient en l'immortalité de l'âme et étudient les lois de la nature. S'ils refusent d'écrire leur savoir sacré (pour préserver le secret et faire travailler la mémoire), ils maîtrisent l'écriture grecque et latine pour le commerce et la politique.

La fonction de transmission est le cœur même du druidisme. Devenir druide demandait un engagement total : l'apprentissage auprès des maîtres pouvait durer jusqu'à vingt ans. Durant ces deux décennies, les disciples apprenaient par cœur des milliers de vers, gravant dans leur mémoire l'histoire, les lois et les mystères du monde.

## 2. En Irlande et en Grande-Bretagne (Jusqu'au Moyen-Âge) : Conseillers et Magiciens

Le druidisme a survécu beaucoup plus longtemps dans les îles britanniques, car elles n'ont pas subi la romanisation de la même manière que la Gaule. Dans la littérature irlandaise médiévale (transcrite plus tard par les moines chrétiens), le druide prend une coloration beaucoup plus surnaturelle. Il devient le conseiller du roi, capable de prophétiser, d'interpréter les présages, de jeter des sorts ou de commander aux éléments. C'est de cette tradition insulaire que découle le personnage de Merlin dans la légende arthurienne.

## 3. Le "Néo-Druidisme" (Du XVIIIe siècle à nos jours) : la réinvention romantique

À l'époque romantique, l'Europe redécouvre son passé celte et s'enflamme pour une version réinventée des druides. C'est à ce moment que naissent les clichés de la robe blanche, de la serpe d'or et de la communion mystique avec la nature sauvage. Bien que cette vision relève de la poésie et du folklore moderne plutôt que de la réalité historique de l'Antiquité, elle a permis de faire revivre le concept de l'Awen et l'amour sacré de la nature.

### **Bibliographie recommandée**

Pour les lecteurs désireux de dépasser les clichés et de comprendre la réalité historique des druides, je recommande chaleureusement l'ouvrage de **Jean-Louis Brunaux, "Les Druides : Des philosophes chez les Barbares" (aux Éditions du Seuil)**, qui restitue à Diviciac sa véritable stature de magistrat, de diplomate et de scientifique édué. Cet historien et chercheur au CNRS a dépoussiéré le mythe et remis en avant le côté scientifique et politique des druides. C'est la biographie la plus sérieuse et la plus accessible sur ce qu'étaient réellement les druides au Ier siècle av. J.-C. Il y décortique précisément la vie de Diviciac, ses relations avec Cicéron et César, et démontre comment les druides étaient avant tout des scientifiques et des hommes d'État.

Pour connaître la nuance sur les sources antiques (César, Cicéron, Pline) : Cicéron a écrit sur la divination celte, tandis que César a insisté sur les sacrifices humains pour justifier sa guerre coloniale (il voulait présenter les Gaulois comme des barbares à civiliser, ce qui lui permettait de redorer son blason à Rome et de lever des fonds auprès du Sénat pour ses guerres). Pour comprendre comment les Romains ont "fabriqué" l'image des druides, il existe un excellent recueil de textes : **Les Druides de Christian-J. Guyonvarc'h et Françoise Le Roux (Éditions Ouest-France)**. Ce livre est une mine d'or car il rassemble et traduit tous les textes que les auteurs antiques (Grecs et Romains) ont écrits sur les druides. Il permet de voir précisément ce que Cicéron, César ou Pline l'Ancien ont dit, tout en expliquant avec un esprit critique pourquoi ils l'ont écrit (propagande, fascination, rejet).

Enfin, pour la période insulaire et médiévale (Les Druides d'Irlande / Merlin), si vous vous intéressez à la manière dont le druide est devenu un "magicien" au Moyen-Âge dans les îles britanniques, vous pouvez vous tourner vers le spécialiste de la mythologie celte : « **Le dialogue des mages : Le druide et le roi** » de **Philippe Jouët (Éditions Imago)**. Cet ouvrage sérieux analyse comment, après la chute de la Gaule, la tradition druidique s'est réfugiée en Irlande et au Pays de Galles, se transformant peu à peu dans les récits médiévaux pour donner naissance aux figures de conseillers occultes et de poètes magiciens.